

Collectif

Témoignages sur Ernest BILDSTEIN instituteur alsacien lieutenant de réserve mort pour la France

DONNÉES TECHNIQUES

Fascicule de 20 pages, *circa* 1945, 21 x 15, avec 2 photos. Imp. Jeanne d'Arc, Gien.
Compilation d'articles, dont nous fournissons ici l'essentiel.

AVERTISSEMENT

En publiant les textes ci-après, nous nous associons à l'hommage rendu à Ernest Bildstein mais aussi, à travers lui, aux tués de son maquis :

J. BRUNEAU
André DEROIN
André LELIÈVRE
D. PRIGNIAU
Georges SÉVÈRE

On peut associer aussi les maquisards de Châtillon morts pour la France, non rattachés directement à Bildstein :

André COQUILLET
Marius DURAND
Robert FLORENTIN
Raoul RONDONNEAU

Nous voulons enfin remercier ici les anciens du maquis, notamment MM. Robert OLIVIER et René THIVIN, pour leur accueil chaleureux, les documents consultés et offerts, et la confiance accordée.

Marc Chantran

DERNIÈRE MISE À JOUR : 2 OCTOBRE 2010

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

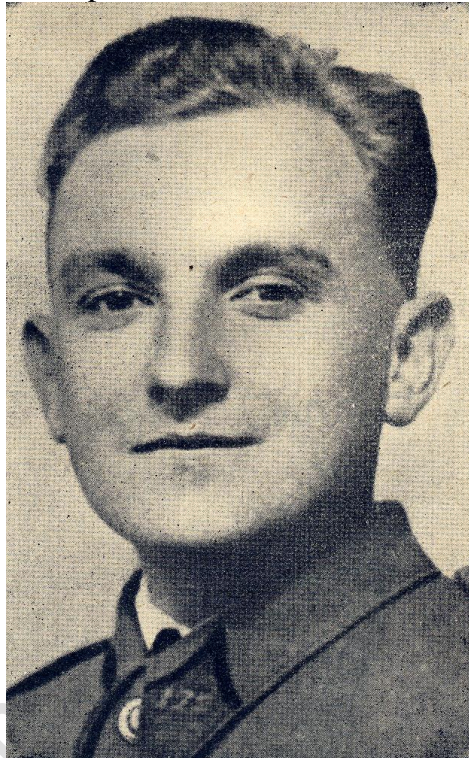
1	<i>Ernest Bildstein, instituteur.</i>	<u>4</u>
2	<i>Ernest Bildstein, résistant.</i>	<u>5</u>
3	<i>La mort glorieuse d'Ernest Bildstein.</i>	<u>8</u>
4	<i>Souvenirs du maquis Bildstein.</i>	<u>13</u>



Ernest-Jacques Bildstein est né à Sarrebourg (Moselle), le 15 janvier 1915. Il fréquente successivement l'école communale protestante et le cours complémentaire de cette ville. Il devient ensuite élève-maître à l'École normale protestante de Strasbourg de 1931 à 1934.

Il débute dans l'enseignement à Gottesheim (Bas-Rhin) en 1934-1935, puis exerce à Soultz-sous-Forêt (Bas-Rhin) en 1935-1936.

Il accomplit son service militaire à Saint-Maixent, à l'École militaire d'infanterie et de chars de combat et il en sort aspirant au printemps de 1937. Il est affecté au 172^e RIF¹ à Sélestat. Pendant son service militaire, au moment où les troupes allemandes réoccupent la rive droite du Rhin, il contracte, dans une casemate inondée de notre ligne Maginot, la pleurésie qui lui vaut d'être réformé à 100 % et de vivre pendant plus d'un an dans un sanatorium avec la farouche volonté de guérir. Son emprise sur lui-même lui vaut une guérison complète.



L'aspirant Bildstein au 172^e RIF.

Il assiste, impuissant, à cause de sa convalescence, au début de la guerre et à l'annexion de fait de l'Alsace et de la Lorraine.

Nommé [instituteur] par les autorités allemandes à Schiltigheim (Bas-Rhin), il refuse ce poste par une lettre catégorique et dès septembre 1940, il quitte sa famille et sa province natale pour échapper à la botte allemande. Il est affecté à l'école de garçons de Gien où il demeure jusqu'en janvier 1944. À partir de ce moment, il se dépense sans compter dans la Résistance. Il trouve une mort glorieuse, le 18 août 1944, à Saint-Gondon près de Gien. Sa dépouille mortelle, inhumée au cimetière de cette localité le lendemain même, est transportée à Coullons le 13 septembre suivant et là reçoit une sépulture religieuse.²

¹ Régiment d'infanterie de forteresse, servant dans les forts de la Ligne Maginot (note de M. Chantran).

² Aujourd'hui (2010), son corps repose à Sarrebourg (Moselle), dans le caveau familial (note de M. Chantran).

1 Ernest Bildstein, instituteur.

Par M. Petit, instituteur au cours complémentaire de Gien (extraits).

En dépit des soins qu'exigeait sa santé, il consacrait la plupart de ses jeudis à organiser, au milieu des difficultés matérielles, des garderies de l'Abeille³, vivantes et attrayantes. Promenades et chants, jeux et représentations de guignol, il dirigeait toute activité avec un entrain infatigable.



Gien, plaque à la salle de l'Abeille.

Au printemps 1941, il organisa seul un camp à la manière scout. Il paya de ses deniers, de sa peine et de sa santé. Les fermiers qui hébergèrent sa jeune troupe s'émerveillent encore de son dévouement quasi-maternel, des nuits blanches passées à parcourir le dortoir pour relever les couvertures sur les mentons, pour préparer le feu du déjeuner.

Il en rentra fatigué et même un peu déçu.

Mais depuis, en dépit des interdictions allemandes, la flamme du scoutisme subsistait sourdement. Et en 1945 les jeunes Éclaireurs décident spontanément et unanimement de donner le nom de Bildstein au 1^{er} Groupe de Gien : hommage d'admiration à un héros mort pour la France mais aussi affectueuse reconnaissance envers celui qui a tant aimé et tant servi les enfants de Gien.



Gien, plaque à l'école du centre.

³ Coopérative scolaire de l'école publique du centre de Gien.

2 Ernest Bildstein, résistant.

Par Henri Deshayes, son camarade à Vengeance.

Au mois de septembre 1943, en demandant à Ernest Bildstein de prendre le commandement de la section de Gien du mouvement Vengeance, je connais par des conversations antérieures ses profonds sentiments anti-allemands et je suis certain de la réponse qui me sera faite.

Mes espoirs ne sont pas déçus et à partir de ce moment, le lieutenant Bildstein assure la direction militaire de la 41^e compagnie alors que le capitaine Defaucamberge gère les affaires générales du secteur Gien-Briare.

Aussitôt, le recrutement commence. Une, deux, puis trois sections sont formées. Un tel accroissement nécessite une excellente organisation et pose de nombreux problèmes relatifs à l'armement et à la subsistance des maquis éventuels. Inlassablement, tout en continuant d'occuper son poste d'instituteur au cours complémentaire de Gien, Bildstein s'occupe de tous les détails. Presque chaque semaine, il va à Orléans pour y rencontrer le chef départemental qui lui communique ses instructions.

Quelques jours passés avec lui pendant une réunion clandestine d'officiers de résistance en Normandie⁴ m'apprennent à mieux apprécier encore ses qualités de chef et me font découvrir en lui un véritable ami. Pendant ce séjour, Ernest rencontre le chef national de Vengeance⁵ avec qui il s'entretient longuement ; le contact est établi avec les camarades de Bretagne. Des consignes précises sont données : il faut avant tout se procurer des tickets d'alimentation pour venir en aide aux résistants et aux réfractaires.

La prise des tickets de la mairie de Gien est mise sur pied, et le 23 décembre plus de 8.000 feuillets semestriels et cartes sont soustraits. Cette parfaite réussite est pour lui le symbole d'une victoire certaine et il me confie sa joie, ses espoirs de pouvoir rapidement intensifier la lutte contre l'occupant.

Dans sa fièvre d'action, il reste d'une prudence extrême. Il s'attache à constituer des groupes isolés ; ses ordres donnés amicalement sont toujours clairs et précis. Il prévoit un plan de regroupement au nord de Gien.

Malgré toutes les précautions, la Gestapo entre bientôt en action contre notre groupe. Le 16 janvier 1944, le capitaine Defaucamberge, chef de secteur de Vengeance est arrêté à Orléans au cours d'une réunion d'officiers.

À partir de ce moment, Ernest, redoublant de prudence, fait cesser toute activité aux hommes de sa compagnie : lui-même évite, pour se rendre, soit à l'école, soit à sa chambre, rue Paul Bert, de prendre toujours le même itinéraire. Serge Chevassus, agent de la Gestapo, interprète à la Kommandantur locale, le salue ; il sait ce que cela veut dire...

Puis arrive la fin de janvier. Se sentant de plus en plus surveillé, il songe à quitter Gien et pense d'abord pouvoir se cacher quelques jours à Arrabloy, mais à l'annonce de nouvelles mesures coercitives contre les Alsaciens-Lorrains, il décide de partir en Savoie. Le dimanche 30 janvier [1944], il vient me faire ses adieux. Il sait que je risque d'être inquiété. Il me recommande prudence et courage et me quitte plein de confiance.

Un congé régulier de maladie justifie son départ de Gien. Très fatigué, il se repose quelques jours à Coullons, puis part pour la Savoie.

Dès son arrivée en gare de Grenoble, Bildstein est arrêté par les miliciens, son identité est contrôlée, on lui demande le but de son voyage. Ne perdant pas son sang-froid il déclare qu'il est pensionné de guerre, réformé à 100 % et qu'étant fatigué, il vient se faire soigner dans la région. On ne le croit pas et il est conduit dans un hôpital pour y être radiographié. C'est seulement après cette opération qu'il est libéré.

⁴ À Cerisy Belle Étoile (61) : voir texte sur le site (note de M. Chantran).

⁵ Il s'agit de François Wetterwald (note de M. Chantran).

Quelques jours après, il entre dans un groupe de résistants et commande une section de vingt volontaires.

Ernest a des nouvelles de Gien ; il est au courant des événements qui ont suivi son départ ; il sait que bon nombre d'arrestations ont échoué et que plus que jamais les rescapés sont décidés à poursuivre la lutte. Il s'ennuie en Savoie et m'écrit : « Je m'ennuie loin de vous. J'ai bien trouvé d'autres camarades de basket, mais je regrette notre ancienne équipe des bords de Loire, et c'est parmi vous que j'espère disputer le match final ».

Demairé m'a rejoint le 2 mai et depuis, chaque jour j'espère le retour d'Ernest.



Plaque à Arrabloy.

13 mai ! Demairé est à Gien depuis la veille. C'est pour moi jour de fête. Mon père et celui de l'institutrice qui m'héberge sont venus jardiner et surtout me voir. C'est une magnifique journée de printemps. J'ai eu le droit de mettre le nez à la porte et je prends mon repas au rez-de-chaussée dans une pièce voisine de la classe. Les élèves sont rentrés. La porte est soigneusement fermée. Andrée [Poupa], l'institutrice, assise à son bureau, surveille la route et la porte d'entrée. Quel est donc cet homme qui semble chercher quelque chose ? Il regarde l'école. La grille grince. Il entre dans la cour. Prévenu aussitôt je regagne ma chambre et Andrée va au-devant de celui qui vient d'arriver. Elle le fait entrer dans la cuisine et appelle : « Henri ! Descendez ! » Un homme aux traits tirés, au sourire fatigué, aux joues creusées est devant moi. « Qui est-ce ? » Rapidement, il enlève les lunettes bleues qui masquaient son regard, et je reconnais ses yeux qui n'ont pas changé et me sourient.

« Me voilà enfin revenu parmi vous, mais qui est à côté ? N'y a-t-il rien à craindre ? » Les présentations sont rapidement faites. Et c'est alors qu'Ernest nous raconte sa vie en Savoie : Il nous dit les longues nuits passées dans la neige, les difficultés qu'il a eues pour revenir, les privations. Depuis un mois, il n'a pas mangé de pain et s'est nourri presque exclusivement d'écorces et de racines. Je le reverrai toujours osant à peine toucher à un morceau de pain blanc qu'on m'avait envoyé. Il le mange par toutes petites bouchées répétant sans cesse : « Mais, c'est du gâteau, mais c'est du gâteau, comme c'est bon. »

Le repas terminé, Ernest fatigué monte se reposer, mais, dès 5 heures, il redescend et est prêt à rendre service. « Vous avez beaucoup de cahiers, dit-il à Andrée, et il vous faut aller au ravitaillement à Gien. Nous allons vous aider. Nous soulignerons les fautes et vous n'aurez plus qu'à noter, cela vous avancera un peu ».

Toujours Ernest cherche du reste à se rendre utile. « Chez mes cousins en Savoie, nous dit-il, j'ai dû plus d'une fois aider au ménage et m'occuper des petits. Je suis maintenant une ménagère accomplie. Donnez-moi un torchon, vous allez voir ! »

Ernest se rétablit vite. Aussitôt il entreprend une randonnée au sud de la Loire au cours de laquelle il rend visite à quelques amis intimes et notamment au pasteur de Châtillon-sur-Loire. La liaison avec le commandement départemental amorcée depuis bientôt un mois est rétablie. À la fin de mai, les officiers de l'Intelligence Service nous donnent l'ordre de passer au sud de la Loire et affirment que nous aurons un parachutage très prochainement. Ernest rayonne. Le 1^{er} juin, il passe la Loire à Gien, accompagné de Demairé, et loge au Petit-Piat (Coullons) où je le rejoindrai quelques jours plus tard. Je ne resterai du reste pas toujours avec eux. Hébergé

par des amis, je vais les voir chaque semaine et partage leur vie pendant quelques jours. Le maquis grossit et s'installe chez M. Muntzer à la ferme des Étourbes⁶.



Plaque à la ferme des Étourbes.

Ernest est alors en pleine activité. Il est nommé chef du secteur sud de la Loire. Il rétablit les liaisons, participe aux travaux des champs, prend la garde comme les hommes, effectue de nombreuses missions sans jamais se plaindre.

C'est au cours d'une de ces missions qu'il trouve une mort glorieuse, le 18 août 1944.

L'annonce de l'embuscade jette la consternation parmi les camarades du maquis au sein duquel il avait su créer une atmosphère de camaraderie et de confiance qui ne renaîtra pas après sa mort.

Tous, nous l'aimions et sa droiture, son honnêteté scrupuleuse lui valaient l'estime générale. Je connaissais particulièrement ses sentiments.

Quelquefois nous nous éloignons du cantonnement et nous causions longuement en nous promenant sous bois. Quelques jours avant sa mort, devant l'avance alliée, il me confiait encore son espoir de se retrouver bientôt près de ses vieux parents et de son frère pour qui il se tourmentait tant.

Patriote fervent, il aimait son Alsace natale et souhaitait ardemment d'y retrouver et de reprendre sa place, à la tête d'une classe de petits Alsaciens-Lorrains auxquels il apprendrait à aimer la France.

Avec lui disparaît mon plus récent mais aussi mon meilleur ami.

3 La mort glorieuse d'Ernest Bildstein.

Par Maurice Espinasse, secrétariat à la police à Orléans.

Je n'ai connu Ernest Bildstein que comme camarade de la Résistance et compagnon du maquis et c'est à ce titre que j'apporte mon témoignage sur lui.

Tant qu'il fut un résistant sédentaire et qu'il demeura instituteur à Gien, je n'eus aucune relation avec lui. Puis ce furent les recherches de la Gestapo et Ernest Bildstein quitta Gien, partit pour la Haute-Savoie, mais revint bientôt dans la région giennoise avec le désir de réunir ses anciens camarades et de former ainsi le noyau d'une nouvelle organisation résistante solide.

⁶ Orthographe corrigée.

Il fallut d'abord reprendre le contact avec les chefs et c'est alors qu'il reçut la tâche délicate d'organiser la résistance au sud de la Loire. À ce moment, j'entrai en tant qu'agent de liaison en relations avec lui.

Tout de suite, nous nous comprîmes ; dès notre première rencontre, nous eûmes confiance l'un dans l'autre. L'ancien chef de la région⁷ venant d'être arrêté par les Allemands, je rattachai aussitôt à Bildstein tous les groupes connus de moi qui dépendaient de ce chef et les plaçai sous son commandement.

Dès lors nos entrevues fréquentes ne firent qu'augmenter notre camaraderie et notre confiance mutuelle et scellèrent bientôt entre nous une véritable et profonde amitié dépassant de beaucoup le cadre de la Résistance.

Ernest, parti de zéro, créa un maquis avec trois ou quatre camarades. Ses débuts furent difficiles et pour deviner quelle confiance et quelle foi animaient Ernest, il suffit de savoir que, pendant plus de quinze jours, cet embryon de maquis eut pour toute arme et pour toutes munitions une mitraillette et 180 cartouches.

Or nous étions déjà en juin 1944 et il fallait faire vite car nous sentions que l'heure H approchait. Ernest demanda au responsable régional l'attribution de parachutages. En attendant, nous nous mîmes à la recherche d'armes à récupérer car, par ailleurs, l'effectif de notre mouvement augmentait et il fallait armer tous les hommes.

Je fus chargé plus particulièrement de cette recherche et je me souviens de la joie d'Ernest à qui j'apportai mousquetons et fusils cachés en 1940, puis à qui je promis bientôt un fusil-mitrailleur, le premier, le seul, et en bien médiocre état pourtant.

En juillet, le maquis prit forme, installé définitivement dans une ferme de Coullons, les Étourbes. Nos sections sédentaires, sections de réserve, s'accroissaient sans cesse, les armes arrivaient peu à peu. Ernest commença alors à faire parler de lui dans la région giennoise, sous le nom de *lieutenant Rémi*.

Maintenant qu'il s'estimait assez fort et qu'il sentait la Libération approcher, Ernest avait deux soucis principaux : lutter contre le Boche et lutter contre le marché noir, car il aimait par dessus tout la France et la justice.

Il commença par lutter contre le marché noir et les profits scandaleux. Plusieurs commerçants de notre secteur eurent notre visite, durent payer des amendes ou se virent confisquer leurs voitures ; nous imposâmes aux bouchers, par voie d'affiches, de baisser le prix de la viande et de ne plus excéder 80 fr. au kg. Ernest menait cette lutte impartialement, sans aucun souci de personnalité, d'une manière juste, impitoyable, courageuse.

Mais cela n'était tout de même que secondaire ; avant la lutte contre les mauvais Français, il y avait la lutte contre le Boche, et le désir de montrer à l'occupant détesté que nous étions là. C'est pourquoi, au matin du 14 juillet, les monuments aux morts des communes de la région giennoise portaient un drapeau tricolore fièrement juché.

Avec le mois d'août commença la lutte véritable contre les Allemands. Ceux-ci se retiraient et circulaient sur nos routes. Nos liaisons devenaient de plus en plus périlleuses, nos transports d'armes extrêmement difficiles. Mais nous nous sentions si près du but que plus rien ne nous effrayait. Ernest en particulier fit preuve, à ce moment, de qualités magnifiques : audace, sang-froid, clairvoyance. Je veux rappeler à ce sujet quelques faits qui en témoignent eux-mêmes.

À cette époque-là, nous eûmes une mission à accomplir près de Montargis. Ernest décida d'y aller en automobile, seul avec un chauffeur, en plein jour. Le matin, quand il partit, je lui proposai de l'accompagner ; il refusa. Et comme je lui objectais qu'il aurait du mal à se défendre seul s'il était attaqué par les Allemands : « Nous tenterons de forcer les barrages si nous en rencontrons, me dit-il. Si cela est impossible, si malgré tout nous sommes arrêtés,

⁷ Il s'agit de Claude Lerude (note de M. Chantran).

c'est que nous aurons affaire à des forces par trop supérieures et je ne combattrai pas car je ne dois pas risquer la vie de mon chauffeur. (Il avait requis une voiture et son chauffeur et celui-ci possédait un bon de réquisition qui devait le protéger vis-à-vis des Allemands). D'ailleurs, ajouta-t-il, je n'emporte pas d'arme, vois-tu, simplement ce revolver pour me brûler la cervelle au cas où je serais justement dans une situation désespérée car je ne veux pas tomber dans les mains des Boches vivant ». Il partit et revint sa mission terminée, après avoir forcé deux barrages de police allemande.



Plaques à Coullons.

Quand Ernest apprit que la Kommandantur quittait Gien et qu'avec elle partaient deux traîtres français, agents de la Gestapo, il décida que nous procéderions, le lendemain même (le temps pressait, le départ était prévu pour le lendemain soir) à l'enlèvement de ces deux individus. Il dressa alors avec nous un plan d'une précision merveilleuse et d'une sûreté telle que les deux hommes ne pouvaient nous échapper. Et le lendemain en effet, nous « cueillions » les traîtres, l'un dans la rue, l'autre chez lui, nous les assommions, les jetions dans nos voitures et repartions à toute allure vers le maquis, sans souci de la police allemande.

Dans ces jours-là également, Ernest, revenant en voiture d'une mission avec trois ou quatre camarades, croisa un camion allemand sur la route Gien-Bourges. La vitre arrière ayant été enlevée, Ernest se tenait avec un FM à l'arrière de l'automobile. Il tira une rafale sur le camion qui prit feu et tua deux ou trois des occupants.

Et après ces quelques faits tout à l'honneur du *lieutenant Rémi*, j'en arrive naturellement au 18 août qui devait être fatal pour ce pauvre Ernest.

Ce matin-là, nous devons faire en automobile une sortie assez dangereuse, nous allions établir une liaison à Saint-Brisson, à une vingtaine de kilomètres du maquis, alors que les Allemands en pleine retraite sillonnaient les routes.

La veille au soir, ayant vu Ernest fatigué, je lui ai proposé de faire son tour de garde moi-même. Effectivement j'ai pris la garde à minuit et, au lieu de le réveiller à 2 heures pour me remplacer, je l'ai laissé dormir et je suis resté à mon poste jusqu'à 4 heures. Puis ayant transmis la garde à un autre camarade, je me suis couché également très fatigué. À 7 heures, Ernest me réveille : « Dépêche-toi, me dit-il, nous avons du travail ce matin ». Je me lève, nous faisons notre toilette et nous déjeunons ensemble puis nous partons au rendez-vous fixé au chauffeur avec sa voiture, en emmenant avec nous un camarade (Robichon) et des armes

(deux FM et une mitraillette). Le chauffeur nous avertit aussitôt que Coullons est occupé par plusieurs centaines d'Allemands et qu'il ne faut pas traverser le village.

Nous partons. Nous avons fait à peine 4 à 5 km quand, en arrivant à un croisement de route, nous voyons un Allemand isolé à vélo. Notre voiture stoppe brusquement. Nous bondissons sur la route, l'arme en avant. L'Allemand lève aussitôt les bras et Ernest lui ordonne de monter dans notre voiture. Nous faisons demi-tour et revenons au maquis avec notre prisonnier, notre premier prisonnier qui est accueilli avec des cris de joie et de triomphe par tous nos camarades. Enfin, nous repartons vers Saint-Brisson en évitant Coullons, ce qui nous oblige à prendre une route nationale sur une distance de 5 km, de Saint-Gondon à Poilly.

Pourtant, l'aller se passe bien, nous arrivons vers 11 heures.

En revenant de Saint-Brisson, nous nous arrêtons à Saint-Martin où un commerçant nous offre sa voiture. Nous rentrons chez l'instituteur, un de nos camarades, qui nous sert une coupe de champagne. Nous buvons à la victoire. Mais notre présence dans ce village est remarquée et deux hommes décident de partir avec nous dans le maquis. L'un d'eux sait conduire. C'est donc lui qui prendra le volant de la voiture qu'on nous donne. Ernest repart dans son automobile avec son chauffeur et notre camarade Robichon, tandis qu'il me confie le commandement et la responsabilité de la deuxième voiture, où j'ai, pour compagnons, deux hommes, puis bientôt trois (car au moment du départ un troisième se décide à nous accompagner) que je ne connais pas et pour arme un fusil-mitrailleur.

Nous repartons donc vers le maquis et, de nouveau, après hésitations et réflexion, nous évitons Coullons pour reprendre la même route qu'à l'aller. « Sur les 5 km de route nationale, nous fit Ernest, attention, nous irons très vite. Si nous rencontrons un convoi, nous ne l'attaquerons pas. Défense de tirer ! »

Et nous nous engageons sur cette route nationale. La voiture d'Ernest roule en tête, la mienne une centaine de mètres derrière. Nous allons à une allure folle, le compteur marque jusqu'à 120 à l'heure. Soudain, à la sortie d'un virage, au lieu-dit « La Montée des Vignes », à 2 km de Saint-Gondon, j'aperçois au milieu de la route deux Allemands, le vélo à la main et levant l'autre bras en signe de reddition. La première voiture freine brusquement et s'arrête. La mienne qui a de mauvais freins, est obligée de doubler l'autre et ne peut s'arrêter que 80 m plus loin environ. Je vois Ernest qui est descendu de voiture braquer sa mitraillette sur les deux Allemands. Nous descendons tous des voitures, sauf le chauffeur d'Ernest qui reste à son volant. À ce moment éclate un coup de feu et je m'aperçois que mon chauffeur (Deroin) a reçu une balle dans la poitrine. Je cherche qui a pu tirer et je distingue soudain, à 15 mètres de moi, dans la direction de Saint-Gondon, des têtes allemandes et des fusils dépassant des deux fossés. Je comprends qu'il y a eu embuscade et je me place avec mes camarades derrière la voiture mais mon chauffeur reçoit une nouvelle balle qui lui déchire le mollet et il tombe mort⁸. Derrière, Ernest a compris le danger et s'est caché derrière un arbre ainsi que notre camarade Robichon. Il a donné l'ordre au chauffeur de faire faire demi-tour à la voiture et celui-ci a exécuté l'ordre⁹. Les balles continuent à siffler mais Ernest ne tire pas et parle en Allemand avec les deux soldats ennemis qui étaient sur la route et qui se sont glissés eux aussi dans les fossés. Je m'en étonne et je décide de tirer après avoir donné l'ordre aux deux hommes vivants de ma voiture d'essayer de se sauver. L'un réussit à gagner les haies voisines, l'autre est atteint par une balle et tombe¹⁰.

Resté seul de ma voiture, je tire. D'une première rafale, je tue un Allemand et en blesse deux autres. Puis, apercevant un ennemi qui m'ajuste, je braque mon FM dans sa direction, mais il tire avant moi et je reçois la balle dans la main droite. Je reprends le combat en tirant de la main gauche, mais à ce moment, je constate que le levier d'armement de mon FM est brisé et

⁸ Mort de la première balle reçue (note de M. Chantran).

⁹ C'est à ce moment qu'une rafale le touche mortellement ; il s'agissait d'André Lelièvre.

¹⁰ Il s'agit de Sévère.

que, par conséquent, mon arme est inutilisable. Ernest a vu ma blessure ; je me retourne, il me fait signe d'essayer de m'échapper : « Vite ! », me crie-t-il. Je bondis par dessus le fossé, une balle déchire mon pantalon et me blesse légèrement à la jambe, je m'abrite derrière une haie et, en rampant, je m'approche d'Ernest. Je le vois se découvrir un peu pour viser, mais, à cet instant précis, il reçoit une balle en pleine poitrine et s'affaisse sans un cri, sans un mot. Ernest est mort. J'ai du mal à le croire, je l'observe pendant quelques secondes : pas un mouvement, pas un soubresaut, ses yeux sont clos, il n'a pas souffert. Je comprends qu'il n'y a plus rien à espérer. Ernest tué, Robichon parti, je reste seul vivant sur le lieu du combat et les Allemands tirent toujours dans ma direction. Je n'ai plus qu'à essayer de me replier. En rampant, je m'éloigne puis je me mets à courir. Les Boches me voient et essaient de m'atteindre. Par chance, aucune balle ne me touche.



Monument commémoratif de Saint-Gondon

La suite ne concerne plus que moi puisque j'ai dû quitter ce pauvre Ernest étendu sur le bas-côté de la route, une petite tache rouge sur sa poitrine. Je me souviens que, quelques minutes après, alors que je venais de mettre une certaine distance entre les Allemands et moi, je me suis arrêté et j'ai eu envie de revenir en arrière vers Ernest, je ne pouvais pas me résigner à laisser son cadavre aux mains de l'ennemi. Seul le sifflement des balles à droite, à gauche, au-dessus de moi, ce sifflement obsédant et sinistre m'a poussé à continuer mon repli.

Je garderai longtemps en moi le souvenir d'Ernest Bildstein, d'une part camarade franc, loyal, généreux, compréhensif, d'autre part chef courageux et patriote ardent.

Je me souviendrai toujours avec émotion de ces rendez-vous où nous nous rencontrions à la tombée de la nuit alors que j'étais agent de liaison.

C'était en juin ou juillet 1944. Vers 10 heures du soir, nous nous retrouvions en pleine campagne, dans un sous-bois de chênes. Nous nous allongions dans l'herbe et nous parlions à voix basse. Je lui rendais compte de la vie de mes groupes, de mes découvertes d'armes. Ernest me donnait des directives puis me parlait des camarades restés là-bas au maquis. Je lui apportais les nouvelles aussi, écoutées à la radio de Londres. Lui, me confiait ses espoirs de voir bientôt la France libérée et de pouvoir retourner dans son Alsace natale. Parfois, il me disait sa fatigue, sa lassitude. Moi, qui connaissais son état de santé, je lui conseillais de se

reposer, mais il ne voulait rien entendre, il s'agissait d'abord de sauver la France et de chasser le Boche, après l'on verrait.

La dure vie du maquis n'était hélas guère favorable à une amélioration de sa santé. Ernest couchait comme nous sur la paille, tout habillé, roulé dans une couverture et n'aurait pas accepté que son sort fut meilleur que le nôtre.

Nous l'aimions tous, nous ne voulions pas d'un autre chef, nous avions en lui une confiance entière, absolue, c'était lui le plus atteint de nous tous par le mal physique et pourtant c'était lui qui avait le plus de dynamisme et de force intérieure. Il était l'expression du patriotisme le plus pur et le plus ardent. Il symbolisera toujours, à mes yeux, l'esprit même de la Résistance française sous l'occupation allemande.

Ernest était le meilleur d'entre nous et le meilleur d'entre nous, hélas, s'en est allé.

[fin du texte]

4 Souvenirs du maquis Bildstein.

(voir sur le site la page « carte de France »)

ARRABLOY (45500) : plaque avec mention « [Vengeance](#) » à Andrée POUPA.

COULLONS (45720) : place lieutenant Ernest BILDSTEIN (mention du « [maquis Bildstein](#) »)

..... rue sergent André LELIÈVRE (mention du « [maquis Bildstein](#) »)

..... rue lieutenant BRUNEAU (mention du « [maquis Bildstein](#) »)

..... ferme des Étourbes : plaque à Camille MUNTZER et sa famille (mention du « [maquis Bildstein](#) »).

GIEN (45500) : rue lieutenant Ernest BILDSTEIN

..... collège lieutenant Ernest BILDSTEIN

..... salle de l'Abeille : plaque (et photo) à Ernest BILDSTEIN

..... 12 rue Clémenceau : plaque à Henri DESHAYES avec mention « [Vengeance](#) »

POILLY-LÈZ-GIEN (45500) : ... route d'Autry : croix à D. PRIGNAU et J. BRUNEAU (mention du « [maquis Bildstein](#) »).

SAINT-GONDON (45500) : sortie Est : croix à Ernest BILDSTEIN, A. DEROIN, André LELIÈVRE et G. SÉVÈRE (mention du « [maquis Bildstein](#) »)¹¹.

SARREBOURG (57400) : rue lieutenant Ernest BILDSTEIN.

Les croix de Poilly et Saint-Gondon ont été érigées à l'initiative de M. Aubel (de Coullons), grâce aux subventions des municipalités de Gien, Saint-Gondon, Poilly et Coullons, et à la participation des anciens du maquis et des membres de l'Abeille.

¹¹ Inaugurée le 19 août 1945.



Monument commémoratif de Poilly.